



CLASSIQUES
GARNIER

MARCU (Eva), « Un rebelle conservateur, ou les limites de la liberté », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série III*, n° 31, 1964 (Juillet – Septembre), p. 16-19

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12130-5.p.0018](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12130-5.p.0018)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1964. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Un rebelle conservateur, ou les limites de la liberté

Montaigne était foncièrement, résolument conservateur. Rien, cependant, n'est sûr, uni, simple, hors de question dans cet esprit déroutant. Si nous ne savions pas mieux, des propos comme les suivants ne laisseraient pas présager un légitimiste à toute épreuve :

- B Les plus grands princes et plus riches sont par pauvreté... poussés ordinairement à l'extrême nécessité. Car en est-il de plus extrême que d'en devenir tyrans et injustes usurpateurs des biens de leurs sujets ? (I, 14, 64 : éd. Garnier, 1958.)
- B L'intérêt commun ne doit pas tout requérir de tous contre l'intérêt privé... et ... toutes choses ne sont pas loïsibles à un homme de bien pour le service [C] de son roi ni [B] de la cause générale et des lois (III, 1, 16).
- B Il advient le plus souvent que le peuple a raison, et qu'on repaît ses yeux de ce dequoi il avait à paître son ventre... A le prendre exactement, un roi n'a rien proprement sien ; il se doit soi-même à autrui. (III, 6, 130).
- C [Envers les grands] faute de soumission est l'extrême faute... J'ai souvent heurté à ce pilier. Tant y a que de ce qui m'advint alors, [B] un ambitieux s'en fut pendu (III, 12, 289-290) (1).

Il n'apparaît pas que des mésaventures personnelles lui aient inspiré une méfiance particulière contre le parti révolté. De celles qu'il nous relate en quelque détail aucune n'est due à l'ennemi de la patrie, pas même l'attaque dans le bois ou la tentative d'attentat (ou de simple cambriolage ?) en sa maison. Pour ce qui est des conséquences de la guerre civile qui ravagea un moment sa terre et qui démoralisait la population, on verra que Montaigne en accuse équitablement l'un et l'autre parti.

A en juger par certains aveux, les tribulations de son pays ne semblent pas avoir agité outre mesure ce « prince de l'Égoïsme », comme l'appelait H. Busson (2).

(1) Voir encore I, 39, 371-2 ; I, 42, 291-2 ; III, 8, 165 ; III, 8, 167.

(2) *Le Rationalisme dans la litt. française de la renaissance*, 1957, 472.

B La cause générale, dit-il, me n'attache... que modérément (III, 1, 4).

Ailleurs :

C Je m'agréé aucunement [quelque peu] de voir de mes yeux ce notable spectacle de notre mort publique, ses symptômes et sa forme. Et puisque je ne la puis retarder, suis content d'être destiné à y assister et m'en instruire (III, 12, 291).

Et une page plus loin :

C Je doute si je puis assez honnêtement avouer à combien vil prix du repos... de ma vie, je l'ai passée de moitié en la ruine de mon pays (III, 12, 292.)

Sa plainte d'avoir mécontenté tout le monde en étant « au Gibelin... Guelphe, au Guelphe Gibelin », son rôle d'intermédiaire entre les partis hostiles, témoignent d'une position tout au moins indéterminée. Tandis que son inclination pour la personne, sinon pour la politique, du roi de Navarre, donne à penser si cette politique lui était vraiment si odieuse (3).

Son cantonnement déterminé dans les limites des usages anciens, quelque injustes qu'ils soient, a été expliqué pour une part par sa modération innée. Mais cet équilibre qu'il prêchait si hautement il se le prêchait surtout à lui-même. La modération était sans doute son idéal (et encore ! il vaut toujours mieux, avec Montaigne, d'ajouter le mot *parfois*), elle n'était pas son trait caractéristique. Il l'atteignit, au fil des pages, à de rares moments privilégiés. Et puis, modération n'est pas toujours et partout vertu ; elle est encore limitation.

On a expliqué d'autre part que c'était l'horreur de l'intolérance, des exagérations huguenotes qui l'aurait fixé dans le camp légitimiste (4). Bien sûr, il exécrait le fanatisme des « innovateurs ». Mais il ne l'exécrait pas moins, bien s'en faut, chez les défenseurs de l'ordre. Entendons-le seulement :

C Pareilles consciences logent sous diverse sorte de fortune, pareille cruauté, déloyauté, volerie, et d'autant pire qu'elle est plus lâche, plus sûre et plus obscure, sous l'ombre des lois... Notre fièvre est survenue en un corps qu'elle n'a de guère empiré ; le bruit est plus grand, le mal de peu (III, 9, 208).

B J'aperçois en ce démembrement de la France et divisions où nous sommes tombés, chacun se travailler à défendre sa cause, mais jusqu'aux meilleurs, avec déguisement et mensonge (III, 9, 233).

C La santé d'où nous partîmes était telle qu'elle soulage elle-même le regret que nous en devrions avoir. C'était santé, mais non qu'à la comparaison de la maladie qui l'a suivie. Nous ne sommes chus de guère haut. La corruption et le brigandage

(3) Voir sa lettre à Henri IV de sept. 1590.

(4) Un livre récent a sobrement résumé ces jugements auxquels l'auteur souscrit : F. S. BROWN, *Religious and political conservatism in the Essays of Montaigne*, Genève, 1963.

qui est en dignité et en ordre me semble le moins supportable. On nous vole moins injurieusement dans un bois qu'en lieu sûr (III, 12, 292).

De tels sentiments ne manifestent aucune tendresse spéciale pour la cause légitimiste. Les coutumes, croyances, lois établies méritaient donc d'être si précieusement préservées ? Montaigne ne semble en avoir admiré aucune. Mécontent du présent, sans illusion sur l'origine obscure, accidentelle des traditions vénérées, rebelle pour sa personne à toute soumission ; doué, d'autre part, de l'esprit le plus flexible, « aéré », ouvert à tout vent, il n'est pas facile à comprendre qu'il se soit voulu, après tout, le champion des « vieux docteurs » contre les « nouveaux ».

Ce ne sont pas les circonstances extérieures qui expliquent un caractère ni une adhérence politique. Les événements forment indifféremment libéraux et réactionnaires et toute opinion entre les deux extrêmes ; ils servent de justification à n'importe quel choix qui doit dépendre d'aiguillages plus secrets. Aucun doute que des irritations privées ont provoqué souvent chez Montaigne des réactions violentes. Si nous connaissons mieux ses intimes, nous découvririons peut-être tel hâbleur qui lui battait les oreilles par ses principes pompeusement « avancés ». Il n'en fallait pas plus pour renvoyer Montaigne à son livre, y décharger son dégoût et rétablir un équilibre temporaire par l'exagération du point de vue opposé.

B Moi-même... [je] m'aperçois... qu'étant échauffé C ou par la résistance d'un autre, ou par la propre chaleur de la narration, je grossis et enfle mon sujet... non sans intérêt de la vérité naïve (III, 11, 270).

Il avait en outre une tendance « bien pensante », prudente, et l'intérêt matériel au maintien de l'ordre d'un propriétaire aisé influençait sans doute ses sentiments. Mais tout cela dit, son insistance sur le *statu quo* doit répondre à des nécessités plus profondes.

L'esprit qui cherche assidûment une réponse à ses mille questions, qui se trouve constamment en butte à d'irréductibles difficultés et se résigne, à regret, à une incertitude quasi universelle, se passe aisément de nouvelles sources de désordre, s'impatiente d'impératifs trop frais pondus. La vie ordinaire n'est que trop compliquée : à quoi bon mettre en question le chancelant équilibre conquis à grand-peine du jour au jour ? Les nouvelles professions de salut avaient toute apparence d'être aussi discutables que celles léguées par le passé. La méfiance de l'avenir reposait sur la méfiance du présent. L'opinion exagérée qu'on se faisait de la sagesse antique a pu, par moments, inspirer un désespoir général quant au cours de l'Histoire. Mais la joie de la découverte des anciens n'a pas diminué la joie de vivre d'un Rabelais, la rivalité littéraire avec l'antiquité n'a pas empêché la Brigade de prévoir leur propre victoire. Ainsi la nostalgie d'un temps plus digne, perdu pour toujours, n'a certainement pas déterminé le pessimisme de Montaigne (5).

(5) B « Moi... qui estime ce siècle comme un autre passé, j'allègue aussi volontiers un mien ami qu'Aulugèle et que Macrobe... Je dis souvent que c'est pure sottise

Tout autant que son appareil intellectuel cherchait la paix, son système nerveux, sensible de nature (6), ne cherchait que Luxe, Calme et Volupté. La malédiction répétée de tout changement provenait donc d'un égoïsme sublimé, légitime, nécessaire.

Il y a enfin à considérer encore les limites de toute activité morale ou intellectuelle.

M. Yves Delègue a merveilleusement interprété le jeu subtil, tout en contrepoints, des contradictions en Montaigne (7). Il a concentré son étude sur une paire de contrastes : nature-art, mais il touche en passant à bon nombre d'autres disparités. M. Delègue souligne « la passion de l'unité mais de l'unité impossible » qui a dominé Montaigne, ainsi que la tension qui « se cache sous les dehors de la nonchalance ». Toutefois, au delà d'efforts très conscients de trouver des moments de répit dans le perpétuel ballotement de l'âme et du monde extérieur, il faut encore reconnaître les bornes que la nature a données aux meilleurs esprits. C'est un phénomène assez commun que celui du pré-curseur qui aimerait endiguer la marche du progrès.

Nous assistons à travers trois livres d'essais à une sorte de « guerre d'indépendance », ponctuée des fanfares d'un *moi* de plus en plus libéré de réticences. Mais nous constatons en même temps que cette libération se limite strictement à un seul individu, lui-même. Il ne pouvait, ni ne voulait, aller plus loin. Il est vrai que l'abîme entre les « têtes bien faites » et le *vulgaire* était traditionnellement infranchissable, comme il allait le rester encore pour longtemps. La libération d'une seule âme était donc un succès non négligeable .

Montaigne n'a pas, comme Rabelais, secoué, à poings de géant, les murailles de la langue ou des sottises humaines. Il a mis le feu plus sournoisement. Chacun selon ses moyens. Et c'est, en somme, par ce côté « bourgeois » que nous nous reconnaissons tous si facilement en lui.

Eva MARCU.

qui nous fait courir après les exemples étrangers et scolastiques. Leur fertilité est pareille à cette heure à celle du temps d'Homère et de Platon. » (III, 13, 324.)

(6) A « Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empêche. » (II, 12, 372.)

B « J'ai l'esprit tendre et facile à prendre l'essor ; quand il est empêché à part soi, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. » (III, 13, 332.)

(7) « Du Paradoxe chez Montaigne », Communication au XIII^e Congrès de l'Association Internationale des Études Françaises, 1961. Publiée dans les *Cahiers de l'A.E.I.F.*, mars 1962, 241-253.